

Baly (Anicette Quenum, p. 103-114) à celles des « philosophes aux pieds nus » comme le chien royal Diogène, du *Jeune homme de sable* à *Mémoire d'une peau* en passant par *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (Nicolas Martin-Granel, p. 143-157). Entre les deux, le regretté Alimou Camara, dédicataire de l'ouvrage, aura défriché l'importance des religions traditionnelles africaines dans l'imaginaire panafricain, quoique laïc, de l'auteur, tandis que Ramon Fonkoué aura repris la figure du (z)héros sassien, que ce soit dans les romans ou les pièces théâtrales, à travers le prisme camusien de l'absurde et celui du mythe de Sisyphe. La quatrième partie, « Regards », est alors le lieu des témoignages d'écrivains (Alioum Fantouré, Tierno Monénembo), de metteurs en scène (Charles-Henri Peler) et d'acteurs africains (Ibrahima Ba, Eriq Ebouaney) concernant l'œuvre de l'auteur, sa réception et sa transmission – auquel s'adjoint le précieux retour d'Élisabeth Degon sur son parcours de lectrice et de biographe de Williams Sassine.

Sans viser à l'exhaustivité – l'œuvre compte de toute évidence aujourd'hui encore de nombreux inédits, conservés dans une « malle non inventoriée » restée dans « la maison familiale à Conakry » (p. 162) –, la bibliographie finale, établie par Fl. Paravy à partir notamment de la base de données LITAF, dûment mentionnée dès la première page de l'introduction, constitue en elle-même une ressource précieuse et un modèle de rigueur et de précision éditoriale, comme la lecture du volume dans son ensemble, net de toute coquille. On regrettera seulement la mise en page fantasque des presses universitaires de Bordeaux, qui ont systématiquement intercalé des doubles pages blanches entre chaque article et chaque partie, au point de décaler la pagination d'ensemble dans la table des matières, heureusement corrigée par une feuille volante d'*erratum* : Williams Sassine n'est pas n'importe qui, et ce volume si scrupuleusement relu et savamment orchestré méritait de ce point de vue certainement mieux.

Anthony MANGEON

RUTAYISIRE (Marie-Ange), *Pourquoi ai-je encore peur des chiens ?* Avec la collaboration de Marc Lemaire. S.I. : L'auteur ; [Saint-Omer] : L'Indépendant du Pas-de-Calais, 2018, 229 p., ill. photos couleur – EAN 9791069925762. (On peut se procurer l'ouvrage auprès de M. Marc Lemaire – marc.lemaire48@gmail.com)

Cet ouvrage est sans doute passé inaperçu de beaucoup d'observateurs : résultat d'un projet éditorial modeste, il semble surtout avoir été une entreprise solidaire locale, et s'est diffusé de la main à la main. On y trouve le récit de vie d'une rescapée de l'entreprise génocidaire de 1994, élaboré et publié avec l'aide de l'entourage, et notamment celle du journal *L'Indépendant du Pas-de-Calais*. C'est aussi un livre très personnel, on pourrait

dire intime si la publication n'avait été faite sous cette forme de livre imprimé, qui lui donne la valeur d'un témoignage et lui permet de s'échanger.

On y trouve, après des rappels historiques concernant le Rwanda, la présentation d'une famille d'agriculteurs du Sud du pays et de son histoire ; ensuite vient le récit des massacres vécus alors par une jeune fille de 17 ans en fuite d'un lieu à l'autre ; enfin, cette histoire d'une vie évoque les difficultés liées aux études et à l'exil (en Pologne et en Allemagne), puis les apaisements d'une vie familiale malgré tout heureuse, en Belgique où la narratrice se marie, et ensuite dans plusieurs régions de France. Ou qui serait heureuse s'il n'y avait la douleur liée au souvenir des êtres aimés et disparus, et s'il n'y avait surtout cette peur insurmontable des chiens, parce qu'ils réveillent un épisode traumatisant de traque dans les bois. On le lit à beaucoup d'endroits : ce livre affronte la difficulté de parler. À cet égard, il constitue une petite bataille remportée contre l'oubli collectif, et sans doute une double victoire acquise par l'auteure et tous ceux qui l'ont aidée, sur la solitude et sur le risque d'aphasie ou de refoulement. Pour les proches, il sera, à coup sûr aussi, un monument qui restera et se transmettra : les photos de famille, de voisins et d'amis, le disent. On le devine aux lignes qui précèdent : il serait incongru de chercher à valoriser la teneur littéraire de ce livre qui a d'autres ambitions, plus importantes certainement : celles de la mémoire et du partage. Il y a néanmoins lieu de l'ajouter aux nombreux autres récits de rescapés déjà publiés, et d'entendre ce que la narration cherche à nous dire, ce qu'elle nous tait, sûrement aussi.

Signalons que la partie historique, en début d'ouvrage – qui laisse le sentiment de n'être pas tout à fait de la même ou des mêmes plumes que le reste –, reprend de manière assez conforme le récit standard du groupe qui a subi les violences, faisant du Rwanda précolonial un royaume paisible et heureux, accusant ensuite le colonisateur d'avoir semé la zizanie, oubliant ou passant sous silence le rôle historique de l'ONU comme autorité mandataire, et ignorant aussi l'influence de telle sensibilité belge sur la politique rwandaise longtemps après l'indépendance, de même que les discontinuités relatives de la politique devenue nationale après 1962. Du rôle de l'armée française et de celui des médias radiophoniques, il n'est cependant pas question ici, et quant aux représentants de l'Église, ils ne sont pas tous mis dans le même panier, comme cela arrive dans d'autres narrations : tous les récits, même issus du même groupe social, ne construisent pas la même mémoire : tant mieux.

Cela dit, il ne s'agit évidemment pas d'un essai d'historien. Il est plus intéressant de voir se constituer, dans le récit, la mémoire du père, agriculteur, instituteur et à divers égards bienfaiteur du petit monde qui gravite autour de la famille nombreuse, monde qui, en l'occurrence, va sauvagement se retourner contre lui dans les circonstances du déchaînement qu'on sait. Ce témoignage personnel n'a cependant pas uniquement une valeur émotionnelle et mémorielle : l'histoire de la famille sur plusieurs

générations, plus tard l'intéressant parcours international d'une jeune femme dans le contexte postérieur aux massacres, ne sont pas seulement des anecdotes. On apprend aussi, incidemment, que l'arrivée du FPR au Rwanda après juillet 1994 n'a pas forcément mis les jeunes filles à l'abri de la soldatesque, et que des assassinats se sont encore longtemps commis ensuite, pour des raisons que la narration n'aide pas le lecteur à deviner. Enfin, ajoutons que, motivée certes ici par l'anecdote individuelle, la figure du chien est de celles qui se retrouvent *aussi bien* dans la fiction, comme l'ont montré naguère Daniel Delas (*Notre librairie*, n°148, 2002 – dans Gallica) pour les œuvres relatives aux massacres rwandais, et, dans une perspective plus large sur les littératures africaines, Ninon Chavoz (*ELA*, n°41, 2016 – dans *Érudit*).

Pierre HALEN

TREFFEL (Frédéric), *La Tentation de l'Afrique : néo-gritude, afropolis, mondialité*. Préface par Jean Pruvost. Paris : Honoré Champion, coll. Champion essais, n° 54, 2019, 262 p. – ISBN 978-2-74535-158-6.

Frédéric Treffel propose ici un essai philosophique sur l'évolution de la « prise de parole » de l'Afrique depuis le début du xx^e siècle, celle-ci permettant au continent de devenir « sujet du discours » (p. 11) et acteur à part entière dans « un espace commun philosophique-philologique » (p. 242) mondial. Cette transformation de l'*objet* (de l'histoire, de la raison, du discours, de la langue) en *sujet* remonte à la Négritude. L'auteur souhaite montrer la modernité de la pensée de certains auteurs africains et la présenter comme indispensable à une considération critique de la « réalité » (p. 13) et de l'ontologie humaines. L'Afrique, nous dit-il, permettrait de « [re]définir le langage » (p. 34) et notre rapport avec le monde. Singularité et universalité deviennent donc les *leitmotive* d'une discussion qui s'appuie sur des penseurs occidentaux (de Heidegger à Sartre, de Simmel à Griaule...) et africains (notamment Senghor, mais aussi Mudimbe ou Bourahima Ouattara, entre autres), mettant en évidence leurs relations et convergences.

L'ouvrage est organisé en trois chapitres. Dans le premier (« Krisis »), l'auteur jette les bases d'une de ses propositions principales – la conception de la Négritude comme « un aspect universel de la pensée humaine » (p. 13) – et s'emploie à une lecture historique comparée des cultures et des mentalités. Il développe divers concepts philosophiques et culturels (par exemple l'humanisme du Hongrois Károly Kerényi) qui seraient dorénavant oubliés en Occident mais se retrouveraient toujours – parfois sous une forme détournée – en Afrique. L'auteur propose également une analyse « étymologique et dictionnaire [sic] » (p. 34) du terme *négritude*, permettant d'évoquer certains paradoxes du mouvement. Si Senghor reste ici (et dans l'étude en général) le référent principal, l'on trouve également des